



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.



Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPES DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

Assemblée générale annuelle, JEUDI 21 MARS 1991 à « La Chesnaie du Roy » à Vincennes

Venez nombreux retrouver vos camarades d'hier et vos amis d'aujourd'hui
Vous ferez de ce jour de rencontre un grand moment d'amitié et de fraternité.

Messe à « La Chesnaie du Roy » par l'Abbé BRION à 9 h. / 9 h. 15

à 10 heures

A 13 heures

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

à LA CHESNAIE DU ROY, Route de la Pyramide,
Bois de Vincennes (Les Floralies) PARIS.
Métro : Château de Vincennes

Les camarades désireux de poser leur candidature au Comité directeur sont priés de les adresser avant le 1^{er} mars 1991. Nous lançons un pressant appel aux camarades de la région parisienne pour que quelques-uns d'entre eux acceptent de venir renforcer le Bureau.

ORDRE DU JOUR :

- Approbation des P.V. des Assemblées Générales ordinaire et extraordinaire du 29 mars 1990.
- Rapport moral.
- Rapport financier.
- Rapport des Commissaires aux Comptes.
- Renouvellement partiel du Bureau.
- Questions diverses.

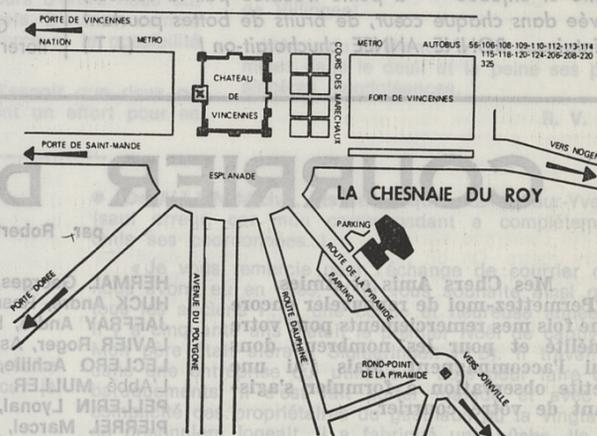
BANQUET MENU

- Kir
- Pannequet Forestière
- Filet de Sabre à la Julienne de Légumes
- Longe de Veau Etuvée Normande
- Légumes
- Plateau de Fromages
- Tulipe des Tropiques
- VINS
- Muscadet de Sèvre et Maine
- Bordeaux Château Lalène
- Bourgogne
- Champagne
- Café

Sauterie à 15 h 30...

PRIX NET : 230 F.

Que ceux qui peuvent « RESERVER PAR ECRIT » le fassent rapidement, la tâche de notre ami Ponroy en sera facilitée. Merci.



Un autobus dessert « La Chesnaie ».

Par le Métro, sortir « Château de Vincennes ».

Côté autobus : Ligne n° 112, direction St-Maur.

Descendre station « Léon Lagrange ». 2 stations et revenir sur ses pas pour La Chesnaie.

DES MOTS

- La guerre, encore !
- Oui, mais loin, vers l'orient...
- Loin, proche, qui sait ?

Des hommes, des femmes, des enfants / Violence, angoisse, peur, fer, feu, gaz, masque, explosion, conventionnel, classique, chimique, vésicant, irritant, suffoquant, hémotoxique, neurotoxique, biologique, virus, bactérie, champignon, la dengue, la cocci-diodomyose ! /

War games, blitz, guerre, nuit, ciel, rayons, laser, ordinateur, écran, puces, transistors, viseur, cible, bombes, missiles, Scud, Frog, Al Hussein, Patriot, Exocet... Mistral, tutti quanti.

La mer, les vaisseaux, les mines, les kamikazes, le feu, les requins...

Le ciel, DCA, radars, données, visée, « Fire and Forget » — tire et oublie — décroche, touché, traité, mission, Awac, Apache, Tomahawk, Lockheed-furtif / Détruire, écraser, raser, niveler /

RECTIFICATIF

Dans son numéro de décembre 1990, Le Lien a publié (p. 7) un texte, « Les morts russes », recu de Fernand CAIRE et présenté comme étant un extrait de son livre, « Sous le joug ».

En réalité, ce texte est une version altérée et incomplète du dernier chapitre de « La peau et les os », de l'écrivain Georges HYVERNAUD, paru en 1985 chez Ramsay, éditeur à Paris.

La Rédaction, soucieuse d'agir en toutes circonstances dans le plus strict respect de la législation régissant la propriété littéraire, présente à Mme Andrée Hyvernaud ainsi qu'à l'éditeur qui détient le copyright de l'œuvre, ses plus sincères excuses.

Par une lettre qu'il nous a fait tenir, M. Fernand CAIRE s'associe entièrement et sincèrement à ces excuses.

Le rédacteur en chef,
J. Terraubella.

Mirage, Tornado, Jaguar, F. 116, télédirection, satellites-espions.

La terre, les tranchées, le sable, les chars, les hélicoptères, les canons, les fusils, les pistolets, les grenades, les poignards, les abris, les bunkers (encore !)

Des hommes, des généraux, des chefs, des porte-parole, des conseillers, des soldats, des diplomates, des présidents, des bellicistes, des pacifistes, des pacifiques, des inconscients, des savants, des ignorants, des reporters, des télé, des radios, des commentaires, des opinions, des malentendus, des bombes de torse, des verts-de-trouille, des croix rouges, des toubibs, des infirmiers, des blocs, des peurs, des pleurs, du courage, des audaces, des exploits, des vérités, des mensonges, des omissions, des secrets, des manipulations, des interrogations, des destructions, des blessés, des morts, des croix, des croix...

Droit international, ordre nouveau, nouvelle donne. Intérêts, compagnies, bourses, pétrole, tas d'or, émirs, rois, satrapes.

Croyants, muezzin, mosquées, églises, fidèles, infidèles, mécréants, purs, impurs, prières, prosternations, Allah est grand, djihad, foi, Gott mit uns (encore !)

Et ainsi de suite, depuis des jours, des mots en tempête qui dégoulinent de partout, Babel et confusion des langues... Pour un nouveau Nabuchodonosor en puissance, surgi tout armé (par d'autres...) des sables de Mésopotamie !

Des maux, des maux, Mille et Un, pour les hommes, pauvres hommes de la Terre !

Prisoner of war, prisonnier de guerre — POW, PG — humiliés, battus, torturés, meurtris, exhibés, exposés, ciblés (réminiscence...).

Ici, dans ce journal, nous sommes d'esprit et de cœur avec eux. / Solidarité et communion. / Courage et confiance. / Stop.

Spectator.

La guerre des "leurres"

Si la guerre du Golfe nous a déjà appris à être plus circonspects sur les déclarations des communiqués militaires et informations diverses, elle nous révèle aussi qu'il faudra désormais compter sur « des hauts et des bas ». Nous ne sommes plus au temps des batailles napoléoniennes où la décision se situait entre le lever du jour et la tombée de la nuit. En 1939 les Français, en retard d'une guerre comme d'habitude, crurent à un engagement immédiat des armées sur la ligne Maginot ou en une offensive éclair vers l'Allemagne. Surprise! Pendant neuf mois démoréalisants la radio et la presse ne diffusèrent que des communiqués très laconiques rengaines : « Rien à signaler sur l'ensemble du front », « Activités de patrouilles dans tel secteur » ou « Duels d'artillerie de part et d'autre de la frontière », cependant que l'on faisait état des services rendus sur les planches par Maurice Chevalier, Noël-Noël et Jean Sablon, vedettes très applaudies aux théâtres des armées. C'était le temps où Jean Zay ministre des Loisirs venait distribuer des jeux de cartes et de dominos aux « trouffions » des troupes cantonnées ou de forteresse. C'était « la drôle de guerre » selon la fameuse définition devenue historique de l'écrivain combattant très connu Roland Dorgèles. A défaut de tuer l'ennemi on tuait le temps.

Une semaine après le début de la guerre du Golfe nous apprenons maintenant que le Koweït et l'Irak seraient truffés de faux chars en bois et caoutchouc et de sites de lancement du même type offerts à l'appétit de l'aviation alliée qui pourrait ainsi les détruire victorieusement en toute bonne foi. C'est « de bonne guerre »... si l'on peut dire « bien que n'étant pas à la « Foire du Trône ». Le fait n'est pas nouveau. Pendant notre fameuse « drôle de guerre » sur le front boisé de Lorraine n'avions-nous pas trompé l'œil scrutateur des fameux « mouchards » ennemis en positionnant par endroits des canons en bois dont le tube n'était autre que le tronc d'un arbre abattu et dénudé ? Vu de haut l'astuce pouvait avoir le succès escompté et l'on se réjouissait déjà de la farce jouée à l'agresseur. Le résultat ne se fit pas attendre et boom! nos batteries d'artillerie en bois furent bombardées par l'ennemi larguant, avec précision, des bombes... en bois. En somme, on jouait aux quilles... Ah! si seulement on en était resté là!

Raymond GANGLOFF.

Ecrivain-Combattant. Rambouillet.

MENOU François, St-Denis-les-Bourg.
MESSIER Robert, Bains-les-Bains.
MONTCHARMONT André, Villefranche-sur-Saône.

MOREUX Raymond, La Charité-sur-Loire.

NOGIER Léon, Le Fez.

PETITGENET Paul, Cornimont.

MOREL Joseph, Fervaches, à qui nous souhaitons, ainsi qu'à son épouse, une meilleure santé.

Mme **PARUELLE** Thérèse, Ouireham.

PERRIER Gabriel, Mercuriol, et son épouse, qui gardent toujours un merveilleux souvenir du beau voyage organisé par notre ami Paul DUCLOUX.

POINTARD Albert, Sancerre.

FRON Marcel, La Ferté-Gaucher.

RAFFIN Edmond, Chambéry.

REAU Aristide, Clessé.

REMY André, La Longine.

RENARD René, St-Germain-du-Plain.

ROCHE Jean, St-Romain-de-Popey.

ROUGEON Louis, Parthenay.

ROSE Maurice, Rueil, par l'intermédiaire de son épouse Odette qui nous fait part de l'état de santé de notre ancien secrétaire général qui, depuis près d'un an est nourri par sonde gastrique. Nous admirons le dévouement de notre chère amie et faisons des vœux de tout cœur pour que Maurice ait un peu de mieux.

ROUX Joseph, Pipriac.

SAGUET Hubert, Pogny.

Marie-Thé. **SAUVAGE-LEFORTIER**, ifs.

SERAY J., Méry-sur-Marne, ajoute à ses vœux ceux destinés en particulier aux amis de Schramberg qui ont oublié qu'ils ont vécu 5 années ensemble. Faites un effort pour le prochain rassemblement de Vincennes, écrit-il.

Mme **STORCK**, Angers.

TAURISSON Georges, Brive.

TERNEAUD Jean, Lyon.

THOMAS Pierre, Mauzé-sur-Le Mignon, nous écrit : « Heureux de recevoir tou-

jours Le Lien où nous retrouvons la persistance du souvenir et l'amitié née derrière les barbelés. L'article de AIGUILLON, dans le numéro de novembre m'a fait revivre ma promenade touristique de Nonpatelize à Strasbourg et... que de souvenirs ! »

TOGNI Joseph, Travaux.

TOUSSAINT Joseph, La Bresse.

VANNOYE-BEAUSSART P., Armentières.

VAUTHIER-LAHEURTE Paul, Xertigny.

VETILLARD Marcel, Saint-Léonard-des-Bois.

VIDONNE Paul, Monnetier-Mornex.

VINATIER Guy, Pons.

PONCIN Aimé, 01340 Foissiat : « Tousjours fidèle lecteur du Lien aux articles très intéressants, j'en remercie le comité

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

Merci, cher camarade, pour ces mots aimables. Nos meilleurs vœux pour toi et les tiens. J'essaierai de passer la photo de ton kommando de Tensfeld durant l'hiver 41-42. Elle n'est pas très nette

directeur. Recevez tous mes bons vœux pour 1991. Et mes bonnes amitiés ».

effectivement, mais peut-être réussira-t-on... (J.T.)

Une lettre de notre ami **PLANQUE** nous fait part de son étonnement qu'aucun parisien ou banlieusard ne puisse se déplacer une ou deux fois par semaine pour aider ceux qui s'occupent du travail administratif de l'Amicale.

« Je me souviens, nous écrit-il, de l'ancien Comité Directeur qui se composait de **LANGEVIN, PERRON, ROSE, GEHIN, PONROY, PETERSEN, BROT, SCHROEDER, BRANDT, LAVIER, GERFAUD, Mme GODARD** et moi-même.

« Nous venons deux fois par semaine et nous étions heureux de faire un travail agréable et profitable à l'Amicale.

Il est vrai que nous avons 10 ans de moins et que plusieurs d'entre nous ont disparu à tout jamais. D'autres, comme moi, n'ont plus la force ni la possibilité de se déplacer.

« J'ai cependant l'espoir que deux ou trois adhérents feront un effort pour se

rendre rue de Londres, au moins une fois par semaine, les mardis et jeudis après-midi, pour venir en aide à ceux qui se dévouent pour l'Amicale.

« Sincères amitiés à tous ».

Lucien Planque.

rendre rue de Londres, au moins une fois par semaine, les mardis et jeudis après-midi, pour venir en aide à ceux qui se dévouent pour l'Amicale.

« Sincères amitiés à tous ».

« Sincères amitiés à tous ».

Lucien Planque.

rendre rue de Londres, au moins une fois par semaine, les mardis et jeudis après-midi, pour venir en aide à ceux qui se dévouent pour l'Amicale.

« Sincères amitiés à tous ».

CORRESPONDANCE

Nous publions dans cette rubrique soit des lettres entières, soit des parties de lettres, adressées au Bureau ou, à titre personnel, au rédacteur en chef.

● De **Jean WEBER** : « La déception légitime de l'ami ALAUX est partagée par l'ensemble des ACPG, comme la mise au point pertinente du Ct GANGLOFF (...) Combien de prisonniers de guerre laissèrent leur vie sur des sites stratégiques bombardés sans répit ? (...) Le « scoop » amical de P. DURAND m'a valu l'honneur du journal. Cette médaille qui sonnait depuis des lustres au fond d'un tiroir, j'ai tenu à me la faire remettre officiellement le 11 novembre, associant ainsi à cet honneur tous mes camarades ACPG, premières victimes du conflit 39-45 » (19-12-1990).

● De **A. HUCK**, de Rosny-sous-Bois :

« Par la présente je félicite toute l'équipe de l'Amicale et votre journal Le Lien qui est bien fait. En juillet-

août il contenait des articles pour le 120^e anniversaire de la guerre 1870-71, et j'en ai été très touché car je suis né à Munster en Alsace.

Après les dépôts de gerbes au Monument aux Morts des guerres de 14-18, 39-45, 54-62 j'ai pu, avec l'accord des organisations, en déposer une au Monument aux Morts de 1870-71 — bataille du Plateau d'Avron entre Rosny-sous-Bois et Neuilly-Plaisance, cette commune organisant une cérémonie commémorative chaque année en décembre. Combien de communes auront pensé à ce 120^e anniversaire ?

Les morts de 1870-71 et ceux de 1939-40 ne sont pas souvent à l'honneur ? Ils ont pourtant fait preuve d'héroïsme dans la défense de la Patrie... » (29-11-1990).

Assemblée générale annuelle : 21 mars 1991

Les Anciens d'ULM/DANUBE

Sous L'ORMEAU



DIMANCHE 13 JANVIER 1991</

Billet

La traditionnelle rencontre des « Rois », le dimanche 13 janvier, un jour d'hiver gris et triste, a réuni trente-trois personnes au restaurant de l'« Opéra-Provence ».

Les anciens d'Ulm étaient là, nombreux, autour de Lucien Vialard, ainsi que Mmes et MM. : VERBA, MOURIER, GAUDRON, TERRAUBELLA, DUMOTIER, MM. RYSTO, ADAM — et enfin Mme ROSE que chacun était heureux de revoir. Toujours souriante, courageuse, elle nous a donné des nouvelles de notre ami Maurice, son époux, immobilisé et inconscient depuis de longs mois. Une bien rude épreuve...

Mais nous avons dû déplorer bien des absents, retenus chez eux par la maladie ou la prudence devant le froid du dehors, tels : les PERRON, PLANQUE, LAVIER. Et aussi les PONROY, Pierre ayant été hospitalisé d'urgence l'avant-veille. Nous souhaitons ardemment qu'à l'heure où ces lignes paraîtront, il aura retrouvé toute sa forme, pour lui-même, pour sa famille et aussi pour le bureau de la rue de Londres où il accomplit tant de travail !

Pourtant, il faut le dire, l'absence qui intriguait le plus, c'était celle, inhabituelle et inexplicable du Président LANGEVIN. Le téléphone s'avéra inutile... On apprit le lendemain seulement que c'est... Morphée qui l'avait plus que de raison retenu dans ses bras ce matin-là ! Une explication qui, après tout, mérite toute notre indulgence.

Ceci dit, l'ambiance autour des tables fut excellente et enjouée — à peine troublée par la rumeur, lovée dans chaque cœur, de bruits de bottes pourtant lointains... BONNE ANNEE chuchotait-on ! (J. T.)

SUR UN ADAGE

« Mieux vaut allumer une chandelle que maudire l'obscurité ».

Certes, mais faut-il encore avoir la chandelle ! Elle nous manque ? Alors mettons tout en œuvre pour la trouver.

De qui tenons-nous l'aphorisme ? Il a vingt-cinq siècles et Confucius en est le père. Sa morale va à l'encontre du sentiment des blasés, des amers, des pessimistes. L'adage contient en lui-même le sens de l'effort.

Gémir n'arrange rien. Attendre tout du ciel, des gouvernements ou du prochain est une mauvaise solution, celle qui a toutes les chances de laisser en panne celui qui s'y résigne.

Est-ce le froid de ce début de janvier qui me sensibilise à Confucius ? Peut-être. Je pense à ces hivers beaucoup plus durs que celui-ci, vécus il y a trente-cinq et quarante ans en Silésie, dans le camp de prisonniers. D'énormes chandelles de glace — on ne les eût pas allumées, celles-là ! — pendaient aux toits des baraques, des carreaux étaient cassés aux fenêtres, que les Allemands ne remplaçaient pas, et nous bouchions les trous avec des morceaux de carton. Un poêle, mais pratiquement pas de charbon pour chauffer des pièces immenses, et deux minces couvertures pour se couvrir la nuit, dans nos lits à étages uniquement constitués de planches. Mal nourris de surcroît, nous claquions des dents.

Dépassé par une telle situation, un de mes excellents camarades philosophait en permanence sur la honte qu'il y avait à vivre ainsi. C'était la déchéance de l'espèce, et l'espèce, puisque notre condition nous était faite par d'autres hommes, ne valait pas cher. Grelottant, à longueur de nuits et de journées, il remâchait son amertume.

Ce camarade n'aurait pas fait un geste pour améliorer sa situation, pour se procurer une troisième cou-

verture par exemple, ne fut-ce qu'en la volant aux Allemands qu'il y avait toujours moyen de rouler. Un gars était brusquement envoyé en kommando : on le tapait, il racontait une histoire à son gardien, et plutôt que de rendre entier son paquetage, il n'en rendait qu'une partie. Ne trouvant pas son compte, l'autre braillait, mais comme il était pressé et généralement assez lourd, il se laissait avoir. Le copain profitait de l'autre partie du paquetage. Ce n'est là qu'un exemple, les anciens P. G. me comprendront.

Cela ne nuisait à personne. Maintes fois j'ai récupéré des couvertures pour cet ami qui, non par scrupule, mais par résignation ne se fût jamais débrouillé lui-même. Pareillement, le gars qui était mal nourri à son travail, s'il avait la possibilité de voler quoi que ce fût, le faisait. Son geste ressortait de la plus élémentaire morale : il ne volait que parce qu'il avait faim, et c'eût bien été à son employeur de le nourrir.

La captivité est certes un cas extrême, et pour celui qui ne l'a pas vécue, les exemples ci-dessus peuvent paraître bénins. Ils ne le sont pas, et ils illustrent parfaitement la pensée de Confucius. L'effort, la volonté, le dynamisme, le courage qu'exige la vie quotidienne ne sont pas toujours récompensés, mais si nous ne témoignons d'aucune de ces vertus, nous sommes sûrs d'aller à une situation toujours plus précaire, à une misère toujours plus noire. Allumons donc des chandelles plutôt que de maudire l'obscurité !

Extrait du livre de Jean ROBINET, ancien prisonnier de guerre, « Le cœur des hommes ». Editions Serpenoise Denoël, 1982, (épuisé), avec l'aimable autorisation de l'auteur, que nous remercions.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Mes Chers Amis et Amies, Permettez-moi de renouveler encore une fois mes remerciements pour votre fidélité et pour les nombreux dons qui l'accompagnent. Mais j'ai une petite observation à formuler s'agissant de votre courrier.

Après être passées par les mains de PONROY, puis de MOURIER, vos lettres me sont remises pour insertion dans le journal — avec éventuellement un petit commentaire. Je fais ce travail chez moi, aidé de ma femme Michèle. Souvent j'ai du mal à déchiffrer l'identité de l'envoyeur. Soyez gentils, écrivez LISIBLEMENT vos noms et prénoms en plus de votre signature. MERCI d'y penser la prochaine fois que vous écrirez, et je souhaite que cela soit pendant encore de nombreuses années...

Merci pour leurs vœux et leurs dons à nos amis :

CARRIERE Jean, Perpignan.
Dr. CESBRON André, Champtoceaux.
CESSAC Pierre Allassac.
CHARRIERE Jean, Royan.
CRESPIN Georges, Colombes, qui se montre toujours aussi généreux.
GAUVIN Lucrèce, Vierzon.
GROS Eric, Fontainebleau.
GUENARD Marcel, Buchy.
JOURDA Léonce, Lavelanet.
LENHARDT René, Neuilly-sur-Seine.
LIEGEON Paul, Vesoul.
MANCEAU Roger, Tours.
MARX Jean, Strasbourg.
MIONNET Roger-Michel, Saint-Guentin-la-Poterie.
MONNIER François, Saint-Bonnet-de-Joux.
PERRINNE Marius, Alençon.
Dr. RICHARD Paul, Varennes-sur-Loire.
SIMON Jean, Rueil-Malmaison.
TRIGANNE Emile, Les Rosiers-sur-Loire.
ANCEMENT Léon, Nancy.
BEDOURET Marcel, Podensac.
BOURGEAIS Roger, Chartres.
BROSSE Jacques, Rontalon.
L'Abbé CRUGNOLA Gabriel, Saint-Dié.
CUISINIER Fernand, Jurançon.
Mme COURTIER Marie, Vincennes.
DARGAUD René, Chalons-sur-Saône.
DENDAUV Emile, Hem, nous demande de transmettre ses vœux à tous, et en particulier aux copains des kommandos X B de Kattendorf et d'Ulzburg.
DARCHIS André, Nanterre.
Mme DELAGNES Suzanne, La Garenne-Colombes.
DIDIÉ Paul, Le Ban Saint-Martin.
DUMONT Jacques, Lamure-sur-Azergues.
DURAND Pierre, Pont-à-Mousson.
ESPERET J.-Gabriel, Saint-Pierre-Eglise.
L'Abbé FAGOT André, Barbonne Fayel.
FAUCHEUX René, Clichy.
FRANCIS Jean, Lalinde.
FRITSCH Gilbert, Villers-les-Nancy.
GALMICHE René, Giromagny.
GOBET Paul, Manlay.
GUTHAPPEL Jacques, Nancy.
Mme HENRIOT Eliane, Acully.

HERMAL Georges, Cornimont.
HUCK André, Rosny-sous-Bois.
JAFFRAY André, l'Arbret.
LAVIER Roger, Asnières.
LECLERQ Achille, Roubaix.
L'Abbé MULLER Camille, Craonne.
PELLERIN Lyonel, Nantes.
PIERREL Marcel, La Bresse.
POLMARD Robert, La Croix-sur-Meuse.
L'Abbé PORCHERET, Machecoul.
QUINTON René, Garches.
ROHRMANN Jean, Yutz.
SALVAGNIAC André, Versailles.
SEGAN Alexandre, Yvetot.
THIBAULOT Ed., Choisy-le-Roi.
TOLINI Paul, L'Aigle.
VAILLY Pierre, Epinal.
VAQUETTE Castel, Albert.
ALLIBERT Georges, Grenoble.
ADRIEN Charles, Etang-sur-Aroux.
BLANC Raymond, Paris.
BOIS Louis, Joigny-sur-Meuse.
BOUHOT Paul, Souhey.
CHARPENAY René, Grenoble.
DARRIGUES Pierre, Paris.
DUMOTIER Lucien, Suresnes.
Dr DUPOUY Pierre, Bordeaux.
GALLARD Louis, La verrière.
GOT André, Nantes.
GRESSEL Emile, Paris.
HAUSPIE Georges, Saint-Aubin-les-El-boeuf.
LACHENAL André, La Celle-St-Cloud.
LALANNE Guillaume-Pierre, Roailan.
L'Abbé LAPEYRE Elie, Castetis.
LAVOUE Jean, Mulhouse.
Mme LEPOIVRE Raymonde, Lisieux.
Mme LESAGE Antoine, Audigny.
Mme LEVY Yvette, Duppighelm.
MARGOTTON André, Mulhouse.
MATHIEU André, Bains-les-Bains.
L'Abbé MORA Joseph, Rivière Saas Gourby.
PIERREL Paul, La Bresse.
PIETRA Jean, Lunéville.
PINCHON Paul, Beauvais.
Mme RENOULT Marie-Louise, Port.
SIREL Gaston, Grenoble, qui ajoute : Honte à votre imprimeur : « onéreux » s'écrit sans « h » ; J'entrevois mes 89 ans ?
L'Abbé SOUCHE Pierre, Viviers.
VERWAERDE Gérard, Bailleul.
ALBERQUE Robert, Compiègne.
AUBRY René, Favières.
BERSET André, Tours.
BOISSY Pierre, Mesnil-sur-l'Estrée.
CAUSSE Marc, Genolhac.
DESPAIGNE Antoine, Nantes.
DAUBIGNY Henri, Avon.
EVEN Gabriel, Menton.
FRANZ Jules, Digne.
FUREAU Claude, La Rochelle.
GIAMARCHI Antoine, San Martino di Lota.
Mme GOLRY Simone, Beaumont-sur-Oise.
LE HOUX J. ou BAZOGE J., Teloché.
LEMAIRE Raymond, Nanterre.
Mme MAGNAN Suzanne, Nogent-sur-Oise.
MARVIER René, Bordeaux.
Mme MAYANOBE René, Castelsarrasin.
MEZIERE Henri, Champagne.
MILLON Rd., Neuilly-sur-Seine.
NOEL Henri, Nice.

Dr PALMER Daniel, Forcalquier.
PONCET Léon, Pont-d'Ain.
POULTET Robert, Peyrehorade.
PRUVOST Auguste, Watrelos.
DANIEL Rémy, Longwy.
AYMONIN Jean, Saint-Aubin.
AUBERTIN Jean-Charles, Gendreville.
Mme BIHLER Yvonne, Torcenay.
BRUNIER Charles, Gouttières.
BUCHER Daniel, Gagny.
BLIN Jean-Louis, Nancy.
BORIE Charles, Saint-Galmier.
CHABALIER Pierre, Sainte-Marguerite Lafige.
DAGUIN Hubert, Nantes.
DURAND Marius, Clermont-Ferrand.
DURAND Raymond, Anould.
FOLTETE Jules, Saint-Genis-Laval.
FORESTIER Clément, Marvejols.
FRANTZ Marcel, Haucourt-Moulaine.
GELORMINI Martin, Prunelli di Flumorbio.
GOMMIER Edmond, Issoudun.
Mme GUENIER Etienne, Vernouillet.
LAFONT Gualbert, Toulouse.
LECOURT Jean, Couesmes Vauce.
LEFORT Fernand, Eysines.
MATHE Roger, Xanton.
Dr. MEULEY Jacques, Reims, à qui nous redoublons nos remerciements pour sa générosité.
L'Abbé MILLELIRI Paul, Bonifacio.
MOREL Jean-Albert, Villers-Cotterets.
PERSYN Eugène, Armentières.
POMME Jean-Baptiste, Barzun.
Mme RAYMOND Jacques, Lyon.
RIBET Jules, Saint-Gaudens.
ROBAGLIA Paul, Ajaccio.
SALIGNAC J.-Louis, Puydaniel.
SAMSON Maurice, Cachan.
Père THEVENON Georges, St-Fons.
TRAPET Pierre, Velars-sur-Ouche.
VACHE Paul, Visan.
VEINHARD François, Manonville.
VIALARD Maurice, Sauxillanges.
WEIDMANN René, Toul.
ANDRE Edmond, Bonsecours.
ANTONIOTTI Virgo, Bastia.
AUBEL Henry, Forcalquier, n'arrive pas à oublier la chambrée de la caserne Bataille où un certain LANGEVIN, sous-officier du train, était chef de chambrée. Les années passent, hélas !
AUBERT Marcel, Beauvais.
AUBRY Maurice, Neufmontiers.
Mme Vve Fernand AVENAS, Tarascon.
Mme BARDIN Marcel, Beaune.
Mme BADER-LACLAVIERIE Elisabeth, Vaucresson.
BLAIS Henri, Domfront.
Mme BLOT Clémentine, Saint-Ambroix.
BORDAT Eugène, Marcigny.
BRASSEUR Albert, Fontaine.
BRUNET René, Paris.
Mlle CADOUX Suzanne, Paris.
CARPIER Georges, Dunkerque.
CASTELLES François, Carcassonne.
CHABOT André, Vix.
CHAUVEAU Albert, Maison Départementale du Tourisme, 84, Av. Robert Buron, B.P. 343, 53018 Laval Cedex, signale que le groupement qu'il préside est disposé à organiser un programme de voyage en Mayenne, avec réservation dans des hôtels de qualité.

CHIPAUX Edmond, Athies-sous-Laon.
COCHE Lucien, Champigny.
COLOM Roger, Boigny-sur-Bionne, qui est en même temps content de nous apprendre que son calcul dans les reins s'est envolé.
Nous partageons ta satisfaction, cher ami.
CORBREJAUD Henri, Noirmoutier.
CORMIER Georges, Crozon.
COUDOUIN Daniel, Carbon-Blanc.
CRETE Maurice, Epernay.
Mme CROUTA Huguette, Paris, qui se montre toujours aussi fidèle et généreuse envers notre Amicale.
De même que notre ami DANTIN R., Saint-Sernin-du-Bois.
Mme Vve DELMEJA François, Foulette.
DEMONFAUCON Daniel, Clion-sur-Indre.
DENEUVILLE Noël, Cysoing.
DUCATEL Jean-Marie, Oisemont.
DUPRE Raymond, Grasse.
ETIENNE Maurice, Saint-Memmiz.
FALGAYETTES Jean, Castres.
FOLLAIN André, Gaillon.
FERRET J., Gournay-sur-Marne, que nous remercions infiniment de prendre la suite de ses parents.
FEUILLET René, La Rochelle.
FRANÇOIS Paul, Le Bugue.
FREMY René, Matougues.
FROMENTIN Julien, Yvetot.
Mme GALIPAUD Germaine, Breuil-Magné.
GAMBLIN Maurice, Le Croisic.
GAUBERT René, Nogent-le-Roi.
GEHEL Robert, Blois.
GOERY Yvan, St-Palais-sur-Mer.
GRAPPIN Michel, Dijon.
DE GRAVE Jean, Bonneville.
GRIMAUD Georges, Vallet.
Mme GROS Yvonne, Bruges.
Mme HANRY, Lille.
HAUSBERGER Albert, Gudmont.
HENRY André, La Varenne St-Hilaire.
HUITON Robert, Genève (Suisse).
Père BRETHOME Eugène, La Roche-sur-Yon.
HUMBERT Georges, Montigny-les-Metz.
JOLIVET Jean, Artaix.
JOUILLE Georges, Biscarosse.
Mme KAUFFMANN Jean, Boulogne.
KLEISSER Roger, Rosny-sous-Bois.
LAVIER Roger, Asnières, Vice-Président de notre Amicale, regrette de ne pas être plus souvent parmi nous. Ses absences sont dues à la maladie et aux jambes qui sont de plus en plus défaillantes. Il garde malgré tout, ainsi que son épouse, un moral du tonnerre, et n'oublie pas sa cotisation et son don pour notre Caisse de Secours.
Nous te souhaitons, cher Roger, de conserver ton moral et surtout une nette amélioration de ton état de santé sans oublier Madeleine. Nous espérons de tout cœur vous avoir tous les deux à notre Assemblée générale.
LE FAYE Hubert, Rohaires.
LEFEVRE Raymond, Domino.
LE GOUEFF Marcel, Vannes.
LIBRECHT Pierre, Lille.
LERT Edouard, St-Paul-Trois-Châteaux.
LIVERNAIS Aristide, St-Jean-de-Braye.
MAILLET Michel, Vernon.
MALAVIALLE Pascal, Lattes.
MALEMPRE Jules, Liège (Belgique).
MARAZZI Jean, La Côte-Saint-André.
MARCY Paul, Nîmes.
MARQUETTE Roger, Abbeville.
Mme MASSINET Fernand, Wolpipy.
MEDARD Abel, Epernay.

Je vous avez signalé les décès de M. et Mme JOLY, puis de Denis BREVET, amis de la Corse.

Par Jean ALI j'ai eu des nouvelles de PORTAL André, de Saint-Ame, et j'attends un petit mot de Paul LIEGEON, de Vesoul ainsi que de Jean PIETRA. Je n'ai pu passer par Vesoul comme prévu dans mon dernier article, je suis allé directement à Osnabruck par l'autoroute du Nord et je suis revenu par la Hollande.

J'ai dû organiser un voyage des châteaux de la Loire pour 50 élèves allemands des cours d'adultes de français de ma fille Ghislaine, enseignante à Tecklenburg, alors qu'elle leur fait visiter Paris à la Pentecôte pendant 4 jours et cela depuis 6 ans.

Merci de votre amitié et bonne année à vous tous.

Maurice LECOMPTE. (V.B.)

Nota. - Je prie l'ami LECOMPTE de noter ma nouvelle adresse depuis près de 18 mois : M. J. Terraubella, 3 bis, rue des Dames de Saint-Maur, 64000 Pau.

Chronique de Paul DUCLOUX

UNE SALLE SUR LA CAPTIVITÉ

Courant octobre 90, j'ai reçu du P. G. Georges GEST, 10, rue Hermant, 62000 Calais, une charmante lettre relatant les activités des anciens P. G. de la région en vue de la création d'une nouvelle salle au Musée de l'Armée à Calais.

Il m'a demandé un exemplaire de mon livre « Sombres Années ». Je lui en ai adressé un immédiatement avec d'autres documents en ma possession.

Ce jour, je reçois de lui, une belle carte postale-couleur où figurent des soldats de cire avec des uniformes français, anglais et allemands. Belle présentation ! Il a ajouté au verso : « avec mes meilleurs vœux de santé et de paix pour 91. Amitié fraternelle sur un souvenir de « grandes vacances ».

Il y a joint un exemplaire du journal « Nord-Littoral » relatant avec deux belles photos l'inauguration de la Salle de la Captivité au Musée de la Guerre, avec les notabilités civiles locales. J'en extrais ces quelques lignes : « Parc Saint-Pierre, salle consacrée à la captivité qui ne manque pas d'intérêt. Les animateurs ont fait appel aux anciens P. G. pour pouvoir collecter divers objets et documents relatant cette triste période des camps. Le visiteur pourra admirer une maquette d'un camp de prisonniers réalisée par Mlle Dolorès, MM. Manuel et Jean Duquesne : 3 mois ont été nécessaires pour construire une à une les baraques de ce « stalag » qui, au total, mesure 4 mètres sur 2 »...

Amis P. G. vous qui possédez quelques « souvenirs »... qui dorment dans un coin, n'hésitez pas, ils seront bien accueillis à Calais (envoyez-les à G. GEST).

Ils porteront témoignage pour les générations nouvelles et pour l'histoire du souvenir impérissable des longues années passées derrière les barbelés de la captivité.

Il est à souhaiter que cette tentative, très réussie, fasse école en d'autres régions de France.

Paul DUCLOUX - 24.593 X B.

NOTE aux AMICALES

TRES IMPORTANT :

Par décret du 4 janvier 1991 paru au Journal Officiel du 10 janvier 1991 :

Les veuves des Anciens Combattants et des bénéficiaires du Code des pensions militaires d'invalidité sont reconnues

« RESSORTISSANTES DE L'OFFICE NATIONAL ».

Enfin une décision importante et sympathique pour laquelle l'U.N.A.C. s'est battue depuis de très longues années en étroite collaboration avec nos camarades de la F.N.C.P.G./C.A.T.M.

RASSEMBLEMENTS U.N.A.C. en 1991

— 10 mars, Le Mans, Journée amicaliste.

— 15-16 mai, Lyon, Congrès du Groupement des amicales de camps de la région lyonnaise.

— 24 mai, Vaucluse, Journée amicaliste.

— 6 juin, Josselin (Morbihan), Journée amicaliste bretonne.

— 12 septembre, Sion, Départements de l'Est.

Nous vous rappelons également que l'Assemblée générale de l'U.N.A.C. se tiendra le 13 mars à Paris (jardin de la Gare à Bercy).

Bien amicalement,

Marcel SIMONNEAU, Président.

KOMMANDO 605

NECROLOGIE

Dans notre Kommando 605 (X.A), Tannerie de Neumunster, l'effectif des P. G. a été jusqu'à 150, mais avec les départs et les arrivées, 200 camarades environ ont pu se connaître. Dès le retour, la plupart n'ont plus donné signe de vie et sont ainsi sortis plus ou moins de notre mémoire, beaucoup ont disparu, sans doute, et nous l'ignorons.

Pourtant, à l'initiative de Roger LAVIER, du Comité de l'Amicale, un regroupement limité a pu être organisé, des réunions annuelles ont eu lieu, un noyau de fidèles s'est formé, et c'était bien sympathique. Ces réunions nécessitaient de longs déplacements, elles ont cessé, l'âge, les maladies, les disparitions en ayant eu raison. Le Lien seul est resté un précieux moyen de liaison.

Il nous a, hélas, appris cette année le décès de deux des nôtres, assez ressemblants à plusieurs points de vue : âge, corpulence, caractère et même lieu d'origine.

Au printemps, Bernard OLLIVIER, de Nantes, nous a quittés. Lors de nos rencontres annuelles j'avais eu l'occasion de le revoir et de le retrouver toujours aussi calme et plein de gentillesse, comme je l'avais connu au 605. Nous correspondions, nous nous rendions visite, nos épouses sympathisaient.

Puis le dernier journal nous a annoncé la mort de Joseph HALLEREAU, vigneron de Vallet, près de Nantes. Lui aussi, je l'avais revu lors de notre réunion à Nantes et étais allé chez lui. Il avait peu changé et était resté le compagnon agréable d'autrefois, l'artiste qui, avec un simple couteau et des matériaux récupérés on ne sait où, confectionnait de si beaux tonnelets et des pichets en lames de bois cerclées.

La disparition de ces deux amis nous cause une grande peine et nous garderons d'eux le meilleur souvenir. A leurs familles dans la peine, nous renouvelons nos fraternelles condoléances.

Lucien CORTOT.

Remerciements et amitiés, en particulier à l'ami Roger LAVIER.



P. G. CASERNE DE ATH (Belgique).

Dessin de Paul Ducloux.

Le coin du soufite

par Robert VERBA



Ayant appris qu'un ancien P. G. de mon stalag était hospitalisé à Paris, je lui rendis visite la semaine dernière et j'eus le plaisir de le trouver en bonne voie de rétablissement.

Encore entouré de pansements, j'eus de la peine à le reconnaître. Il est vrai qu'au bout de 46 ans...

Les retrouvailles furent chaleureuses et les questions fusèrent de part et d'autre.

— De quoi souffres-tu, lui demandai-je ?

— Et bien mon vieux, c'est toute une histoire. Figure-toi que le mois dernier j'assistai à une réunion d'anciens combattants, prisonniers de guerre, et qui rencontrais-je ? Et bien trois anciens copains de notre stalag : Jean Lunard, Paul Régis et Léon Lepin. Tu te souviens d'eux ?

— Vaguement... Lepin, n'est-ce pas celui que nous avions surnommé Lepingre, tellement il était radin ?

— Oui, c'est bien lui. Après la réunion qui avait lieu le matin, nous décidâmes d'aller déjeuner dans un grand restaurant parisien pour fêter notre rencontre, et nous voilà assis autour d'une belle table, évoquant nos souvenirs en dégustant un plantureux repas arrosé des meilleurs crus.

— Et bien dis donc, vous avez dû sentir la note ?

— Tu parles, à la fin du repas nous étions presque les derniers à table, et le maître-d'hôtel commençait à tourner autour de nous quand, à notre grande stupéfaction, Lepin s'écria : « Veuillez m'apporter l'addition, s'il vous plaît ».

Tous nos yeux étaient fixés sur lui qui, pâle comme un mort, sortit péniblement son chéquier et régla l'addition.

Nous nous levâmes en promettant de nous revoir très bientôt et en remerciant notre ami Lepin.

Ce dernier proposa de me déposer chez moi, ce que j'acceptai de bon cœur, n'étant pas dans mon assiette ; sans doute avais-je bu un coup de trop !

Arrivé devant ma porte, Lepin s'empara de son cric et lorsque je descendis de voiture, me frappa furieusement et démarra à fond de train... C'est pourquo, mon cher ami, tu me trouves dans cet état à l'hôpital.

— Qu'est-ce que tu me racontes là ! Ce n'est pas possible, pourquoi ? Que lui as-tu fait ?

— Moi rien, c'est sans doute à cause de ma profession.

— Je ne vois pas le rapport ! Que fais-tu dans la vie ?

— Tu sais, on se défend comme on peut... Ma profession est assez rare.

— Mais enfin que fais-tu ?

— Je suis ventriloque !

un classique du genre. Avec cependant une touche très personnelle qui en rehausse l'intérêt et la portée : son héros n'accepte pas son sort, refuse « le pacage » et son conditionnement, ne désespère jamais quoiqu'il lui arrive. Un programme qui n'allait pas de soi, on s'en convaincra aisément à la lecture de ces pages fortement expressives, pour ceux du moins qui connurent et éprouvèrent la quotidienneté des camps de prisonniers et de leurs kommandos.

Le Lien a publié dans son numéro 464 (juin 1990) un extrait du livre illustrant les combats de juin 1940, « Le Sénégalais ». On en lira ci-dessous un deuxième, très réaliste, qui se réfère à l'un des trente six « métiers » que l'auteur exerça durant sa captivité — ici, à l'hôpital de Sorau.

-0-

J. T.

LES « GLANDES » A LAFARI

Parmi les opérations entreprises par le docteur, l'une d'elles vaut le coup d'être racontée :

Un Niçois nommé Lafari, souffrait, disait-il, d'une « descente d'organes », il s'agissait tout simplement de ses testicules qui pendaient lamentablement entre ses jambes et qui le gênaient beaucoup dans sa marche.

— Bagatelle, avait dit le docteur : on va vous arranger ça.

L'opération consistait à supprimer une bonne surface de la peau, 30 cm de diamètre environ, de remonter les parties et à les emprisonner de nouveau sous la peau restante recousue bord à bord.

C'était simple : ce fut du « cousu main », travail délicat qui avait demandé beaucoup de temps.

Mais la peau enlevée n'alla pas dans la poubelle de la salle d'opération car j'avais mon idée : Je la subtilisais adroitement et faisais part de mon « projet » à Bouboule, un autre infirmier.

— Si on tannait cette peau ? lui dis-je, ça ferait certainement un beau parchemin ?

— Tu as une bonne idée ! Essayons toujours !

Pendant que je grattais soigneusement la peau, Bouboule se procura facilement à la pharmacie de l'hôpital du tannin et de l'alun.

Après avoir subi un bain de quelques jours, la peau fut tendue sur une planche à l'aide de petites pointes et, après une séance de séchage, les tissus se présentaient sous forme de fin parchemin, souple, solide, presque transparent.

Une telle réalisation ne pouvait passer sous silence, et nous étions contents de montrer ce chef-d'œuvre à tout le monde.

(Suite page suivante)

LECTURE

MATRICULE 31173

de René BARBAUD.

Un oubli à réparer : dire du bien de ces deux cents pages parues il y a plus d'un lustre, « mémoires d'un combattant et prisonnier 1937-1945 ». Huit années, un bail auprès duquel pâlit celui des très nombreux « bombeurs de torse » engendrés par cette terrible époque...

Le combattant Barbaud, lui, n'aura eu qu'un seul « tort » : être parti trop tôt... et, last but not least, avoir oublié quand il le fallait de filer vers le sud. On lui

avait appris que « la discipline étant la force principale des armées, il importe que tout supérieur obtienne de ses subordonnés une obéissance sans nom et une soumission de tous les instants ». Il obéit donc, au point de se laisser enfermer dans la nasse si intelligemment concoctée par le grand Etat-major qu'elle se referma sur une armée entière ! Tant n'eurent pas ces scrupules qui par la suite en tirèrent gloire sur gloire, ou honte peut-être... Si le récit de notre ami enlevait leurs écailles à quelques-uns, rendait modestes quelques autres, et en rétablissait un plus grand nombre encore... l'auteur ne l'aurait pas écrit en vain. Mais combien ont paru en un demi-siècle qui n'ont ému personne, ou si peu !

MATRICULE 31173 mérite une bonne place sur les rayons surchargés de la librairie « Guerre et captivité ». Dépourvu de toute recherche littéraire, il est à coup sûr

LA CAPTIVITE A ULM EN 1870-71 (suite)

C'est encore là un de ces crimes qui pèsera éternellement sur la conscience de la Prusse et du général Werder; Strasbourg avait capitulé, ils étaient maîtres du territoire et de la place; ces mutilés pouvaient y être soignés sans danger pour les nouveaux maîtres. Quelle raison d'état peut donc justifier cette cruauté?

Si je le demandais au sauvage, il me répondrait: C'est parce que le vaincu n'est plus un homme! (2).

Voilà où en est l'humanité au XIX^e siècle! Voilà où en sont les droits de la guerre, quand l'athéisme législatif a effacé des lois des nations l'Évangile, ce code immortel de la vraie civilisation! En le supprimant, nos progressistes modernes nous ont fait reculer de dix huit siècles et au-delà, et notre situation est pire: mieux vaudrait la barbarie pure que ce mélange monstrueux du paganisme et des idées modernes, qui est le caractère de ce temps.

A Rastadt, l'hôpital laissait à désirer au commencement: les salles étaient basses, trop peu aérées, et renfermaient trop de lits; le linge manquait ou était malpropre, et les infirmiers passaient leur temps à rire avec les servantes de l'hospice. Cet état ne dura pas longtemps. La Providence avait poussé là un homme de cœur, un de ces chrétiens antiques, dont la trace a quasi disparu: j'ai nommé M. le commandant du Petit-Thouars, un des héros de la défense de Strasbourg. Il a sacrifié sa santé au soulagement des captifs et des malades; près de lui se trouvait son épouse, Mme du Petit-Thouars, qui fut pour eux un ange consolateur. Il n'y a pas de récompense nationale pour reconnaître de si éminents services; mais de telles œuvres suffisent pour illustrer un nom déjà si grand, et l'ennoblir encore dans celui qui le porte.

«Là, dit M. du Petit-Thouars dans son rapport à

M. le ministre de la marine, les instructions du gouvernement Badois étaient des plus larges, au sujet des malades qui devaient être traités comme les soldats allemands. Mais chose répugnante à dire, parmi les médecins chargés de soigner les nôtres, il en est qui ont montré à leur égard des sentiments de haine révoltants, et qui ont insulté ces malheureux jusque sur leur lit de douleur. C'est là un des exemples de la façon dont les membres allemands de la «société internationale de secours aux blessés» à laquelle ils appartenaient tous, entendaient leurs devoirs envers les Français, et la manière dont les secours qu'on lui a confiés ont été répartis dans certains cas ne fait que me confirmer dans cette opinion, que si jamais nous reprenons une grande lutte contre une puissance protestante en Europe, nous aurons tout intérêt à nous affranchir d'obligations qui n'ont jamais trouvé de réciprocité chez nos ennemis. Au début, quelques personnes charitables voulurent visiter nos hommes et soulager leurs misères, le médecin en chef en fit interdire absolument l'entrée, et il ne tarda pas à entraver l'aumônier lui-même dans l'exercice de son ministère».

Le chef-d'œuvre des ambulances était à Carlsruhe; les immenses remises du chemin de fer avaient été transformées en lazaret; de puissants ventilateurs pratiqués sous le toit renouvelaient incessamment l'atmosphère, et des calorifères maintenaient une chaleur hygiénique. Le linge était abondant, la propreté irréprochable, les soins admirablement dévoués.

Le comité des blessés de Genève y avait mis la main.

Il y avait là des Allemands et des Français.

Les Allemands étaient soignés par des diaconesses protestantes; les Français, par les sœurs de Saint-Vincent de Paul de Strasbourg, qui payèrent un large tribut de dévouement à la Patrie. De nombreux infirmiers complé-

taient le service, et il est difficile d'imaginer une organisation plus parfaite.

Le tabac, le sucre, les confitures, les livres français, s'y trouvaient en abondance.

Je fus scandalisé des livres: Eugène Sue, George Sand, Ponson du Terrail, etc., toute cette littérature malsaine qui a préparé, conduit et consommé la ruine de notre pauvre France, était donnée en pâture aux pauvres vaincus; c'était le coup de massue qui achevait la victime. La plupart de ces livres portaient sur la couverture le nom de la princesse Guillaume de Bade; cette grande dame, qui a d'ailleurs rendu de réels services à nos blessés, n'a pas dû se rendre compte de l'inconvenance, pour ne pas dire de l'immoralité de ce procédé.

Il y a là tout au moins une répréhensible légèreté. Cette manie de certains grands à jeter dans les masses ces productions mauvaises de la littérature moderne est quelque chose de pitoyable; ils mettent eux-mêmes la poudre aux mines qui feront sauter tous les trônes; ce n'est plus qu'une affaire de temps (3).

(2) Notons ce fait digne d'être médité: les soldats badois qui conduisaient en exil les héroïques défenseurs de Strasbourg, les frappaient en marche du plat du sabre et leur disaient: «Vous n'êtes plus des hommes, c'est à peine si nous vous considérons comme des chiens».

...Napoléon 1^{er}, se trouvant sur le passage de prisonniers de guerre allemands, se découvrit, ordonna à ses soldats de présenter les armes, et prononça ces mémorables paroles: «Honneur, Messieurs, au courage malheureux!» Que les temps sont changés! (3) Ils sont conséquents avec eux-mêmes, ces princes, ils n'ont de religion que pour la forme, et encore? — Un pensionnat de jeunes Anglaises à Darmstadt avait demandé un ministre anglican à la princesse Alice, épouse du prince Louis de Hesse. — Elle répondit: «Qu'avez-vous besoin d'un ministre anglican? Que vos pensionnaires aillent au temple luthérien, ou plutôt qu'elles fassent comme moi, et n'aillent nulle part...»

A suivre.

La Gazette de Heide

RIXE EN KOMMANDO

Vous qui avez connu la promiscuité des baraques et des kommandos, vous savez combien la «coexistence pacifique» y était difficile...

Si des amitiés sincères se nouaient entre prisonniers, des répulsions et même des haines pouvaient aussi se donner libre cours.

Tel camarade était sale, l'autre propre, l'un cultivé, l'autre rustre. On dit qu'il en est de même dans les monastères mais les moines ont une chose que nous n'avions pas: ils sont volontaires, unis par la prière et ils doivent s'aimer impérativement.

Un de mes cousins qui fut novice m'a dit combien il est pénible de vivre toute une vie à côté d'un voisin qui renifle ou se râcle la gorge à longueur de jour. De plus, comme ils sont voués au silence ils ne peuvent... s'apostropher, ce que nous faisons volontiers dans les barbelés. Souvent des disputes et même des bagarres éclataient que les Allemands réprimaient sévèrement. Mais je ne vous apprends rien.

Comme le dit notre Rédacteur en chef, il faut, à nos âges, faire attention à ne pas radoter. J'en viens donc à mon sujet.

Les personnages de mon récit sont désignés sous des noms d'emprunt, vous comprendrez pourquoi...

Lulu, était un grand gaillard de 1,80 m, qui en était à son douzième kommando et à son dix-neuvième patron.

Il me fit dire au «Meister» de la fabrique où il travaillait qu'il reprochait son manque d'allant.

— Dis lui, me dit-il, que mes dix neuf employeurs ont tous été contents de moi.

Cela lui attira cette réponse:

— Pourquoi alors ne t'ont-ils pas gardé? C'était un excellent camarade qui avait le cœur sur la main. Ainsi quand je fus viré du kommando pour la section de discipline, il me donna sa couverture personnelle reçue de la Croix-Rouge, en me disant: «Prends-la, là-bas tu en auras plus besoin que moi... Je connais l'endroit».

Angello était son voisin de châlit, c'est-à-dire qu'ils couchaient, l'un en bas, l'autre en haut.

Il était Corse, comme on le devine. Il était grand et beau garçon, le teint foncé et l'œil vif. Il arborait sur ses manches un galon de sergent qu'il avait cousu lui-même au stalag pour ne pas travailler. Mais vite rebuté par les corvées dont les sous-officiers étaient chargés, il était retourné en kommando en conservant sa «ficelle».

Il avait profité de son séjour au camp pour s'habiller au marché noir. Il arborait un pantalon long taillé dans une capote kaki et une veste neuve barrée d'un ceinturon de cuir.

Il travaillait en ville et sa prestance méditerranéenne lui valait un certain succès parmi les blondes gretchen, veuves ou esseulées, employées chez son patron.

Lulu qui travaillait en fabrique, jouissait de ses dimanches et des longues soirées, l'appel étant à 21 heures en été. Il rencontra au bord de mer une conquête d'Angello et la lui souffla... Son camarade sembla prendre la chose du bon côté. Mais rien ne redevint comme avant: une sourde hostilité les séparait. Des disputes éclataient pour des motifs les plus futiles. L'un faisait bouger le lit, l'autre laissait traîner un vêtement sur la pailasse du dessous, etc., etc.

Un soir, après l'appel, une violente discussion éclata. On voulut les faire taire mais ils en vinrent aux coups. Une gifle d'abord, suivie d'un coup de poing, puis d'une empoignée. On les laissa faire en se disant qu'une bonne étripée crèverait l'abcès... On fit le cercle autour d'eux et quelqu'un guetta côté wachtmann.

Ils roulèrent dans l'allée centrale, et comme ils étaient de force égale, chacun à son tour prenait le dessus. Les coups pleuvaient mais ils étaient réguliers. A un moment le Corse sembla perdre l'avantage, il étouffait sous le poids de Lulu. C'est alors, qu'en un éclair, il se dégagea d'un bond, sauta sur ses pieds,

plongea sa main dans sa poche et en sortit une navaja à cran d'arrêt, rescapée de moult folles, qu'il pointa vers son adversaire, une lueur homicide dans les yeux. Surpris, Lulu recula et nous lui fimes un rempart. Il fallut à tout prix arrêter là un combat qui risquait de dégénérer en meurtre. Mais Angello qui faisait de savants et dangereux moulinets avec son arme ne se laissait pas approcher. C'est alors qu'il reçut en pleine g... un bon crochet du gauche qu'il n'avait pas vu venir. Il ne sut jamais de qui il était venu! (moi le le sais). Giuseppe lui ôta le couteau des mains.

L'affaire en resta là mais ils ne s'adressèrent plus jamais la parole.

Je vous ai raconté là une histoire anodine alors qu'au moment où j'écris, 18-01-91, la guerre contre la dictature fait rage. Cela nous a rappelé les reculades devant un autre moustachu, qui cinquante ans plus tôt, embrasa le monde. Soyons de tout cœur avec ces soldats légionnaires dont nous avons parlé dans de précédents numéros et ces engagés qui, comme ils le disent eux-mêmes, font leur métier pour que revienne la Paix.

La période des vœux est terminée. Je remercie tous ceux qui m'ont écrit et je pardonne à ceux qui m'ont oublié. Je sais qu'il y a une certaine lassitude, et l'usage se perd. Dommage.

Recevez cher (es) amis (es) mes meilleures amitiés.

Jean AYMONTIN - 27641 X.B.

Mots croisés n° 471 par Robert VERBA

HORIZONTALEMENT:

I. - Des «on-dit» que l'on apprécie guère. — II. - Ne sont pas toujours bons malgré leur don de la parole en public. — III. - Communauté villageoise dans la Russie tsariste. — Des roues qui ne tournent pas rond! — IV. - Aime les disputes et les échauffourées. — V. - Les esquimaux se nomment ainsi. — De l'Est à l'Ouest: du même village mais sans début ni fin. — VI. - Refuse de reconnaître. — Affluent de l'Escaut. — VII. - On le transforme avec le ballon ovale. — Ancienne colère dans le mauvais sens. — VIII. - Emêcher au début. — Casse-croûte. — IX. - Possessif. — Grillée.

VERTICALEMENT:

1. - Manœuvres employées, plus ou moins louches. — 2. - Doctrine qui niait la diversité de Jésus-Christ. — 3. - Abandonnés volontairement. — 4. - Enlevé (ph.). - Paresseux. — 5. - N'a pas peur d'assassiner les gens. — 6. - Changer de tons. — Drame lyrique japonais. — 7. - Attitude qui ne témoigne d'aucune considération. — 8. - Epongerai son front ruisselant de sueur. — 9. - Rendu verbalement ce qui n'était qu'un écrit.

Solution en dernière page)

des épouses de nos chers disparus. Je vous les communique ci-dessous:

BALEDANS, RAGER, JOUILLEROT, ENCELOT, ROBERT, COULON, BASSINDAL.

De Mesdames: FRUGIER, DROUOT, JOLAIN, SAUVAGERE, GAMBIER.

A vous tous, mes remerciements.

Maurice MARTIN - Mle 369 (I B et X B).

SIGMARINGEN - ENGELSWIES

C'est avec plus d'un mois de retard que, titulaire de cette rubrique, je viens vous adresser mes vœux de bonne et heureuse année. Vivez 1991 à la chaleur de la tendresse familiale et dans la paix.

J'ai retardé ce communiqué car j'attendais de vous donner d'excellentes nouvelles de Jean ALI qui se remet bien d'une récente opération d'un rein (ablation); il y a deux ans c'était un poumon (ablation); il y a cinq ans un pontage. Il a le moral, un moral calqué sur celui de Paul DUGLOUX, qu'il admire...

Maurice LAMY, du kommando d'Ablach, nous a quittés le 27 avril. L'Abbé THIÉTRY, aumônier de son kommando assistait le curé de Vernantes (l'Abbé résidant maintenant à Sonigs, en Sologne avait fait le dé-

CHAMPAGNE
LECLERE
(Fils de A. LECLERE ex-P.G. V.B)
Manipulant
CHAUMUZY - 51170 FISMES
Livraison à domicile.
Demandez prix.

placement à la demande de René VALDENNAIRE, abbé à Cornimont).

Pour Engelswies, d'excellentes nouvelles de notre Homme de confiance Marcel AUBERT, ainsi que de LAIGNEL Lucien, du Havre, venu en Anjou faire sa collecte de vin. André GUENIOT s'est débattu plus d'un mois avec une sciaticque.

Chez nos amis du voyage en Corse: Albert DULONG reprend les kilos perdus après plusieurs interventions chirurgicales. Jean LE QUELEC, de Carnac, que j'ai visité en septembre, tient la super-forme et vous propose ses locations avantageuses de mai-juin à fin septembre. Lui téléphoner au 97 52 04 05 ou lui écrire 12, Chemin de Pouldevé, 56340 Carnac.



A l'occasion de la nouvelle année, j'ai eu la joie de recevoir de nombreux vœux et messages de sympathie de la part de nos camarades du 604 ainsi que

Le feuilleton du " LIEN " (exclusivité)

« L'ENCHANTÉ »

Roman inédit d'André BERSET.

La grandeur d'une situation ne se reflète pas toujours en des actes extraordinaires, mais plutôt dans la manière d'affronter les problèmes quotidiens avec persévérance et ténacité. Dans cette période cahotique, il en faut beaucoup à nos personnages dont on doit excuser l'espérillerie de dévouement.

En casemate, où la croûte est faite en commun, par petites unités, sans être du Curnonsky, c'est tout de même plus glaudable.

Mais comme rien n'est parfait, l'emmerde « nimber oïne », comme disent les franglais, ce sont les gardes. Pas un jour où l'on coupe au truc. Antoine a compté, en un mois, cela fait 140 heures de faction qu'il se farcit. Plus qu'un trouffion de l'« intérieur » en un an. Complètement louf c'est. Tellement, même, que le loupot prévient ses poteaux :

— Ras les endosses, j'en ai ! Huit mois que je me cloque leurs vacheries. Tenez, matez mes groles, je prends racine. Mézigue, s'ils ne me filent pas une perne, je fais la grève. Des gardes.

Et il le fait.

A minuit, quand Maillard vient le réveiller, pour prendre la relève ; il reste au plume et se rendort bêtement comme un poupon frais et rose jusqu'au grand jour avancé. Vous vous rendez compte ? Une casemate de la Ligne Maginot. A deux pas des fridolins vindicatifs. Toutes portes ouvertes. Sans aucune sentinelle pour veiller au grain.

A sept plombes du mate. Une heure après le réveil officiel, tout le monde ronfle encore là-dedans. Y compris le sergent-chef. Dans une période où l'on n'est pas deux jours sans voir radiner un officier supérieur curieux, suivi de son aréopage ; c'est pour le moins risqué.

— Abandon de poste ! Biribi ! Tataouine ! Le falot !

Comment qu'il braille, Macquart, quand on le réveille. Mais ce n'est pas son intérêt de porter le pet. Lui aussi il pourrait se retrouver dans le collimateur de la haute pétée hiérarchique pour n'avoir pas mieux préservé la sécurité de l'ouvrage qui lui était confié. Alors, il écrase. Ça vaut mieux pour tous.

Pourtant, quelques jours plus tard, quand le sergent-chef demande :

— Quels sont les hommes qui désirent rester en casemate ?

Il n'y a pas d'hésitation, tout le monde est volontaire, car la vie de caserne, personne ne s'en ressent ; on y trouve plus d'inconvénients que d'avantages. C'est pourquoi Antoine regimbe quand Macquart lui confirme :

— Blavien, vous retournez à Soufflenheim !

— Non mais ! Eh ! Ce n'est pas mon tour ! D'abord, je remplace Brecht !

— Je n'y peux rien, ça vient « d'en haut ».

Notre gaminet, il se demande bien qu'elle est l'ordure qui, à la caserne, lui a fait cette saloperie pour l'enquinquin, mais comme il est en bagarre avec presque tous les gradés, ce n'est pas la peine qu'il se triture la cogiteuse inutilement. Il ne lui reste donc plus qu'à brailler comme un fonctionnaire auquel on a imposé un traitement au prorata de son activité. Retourner tout le gorbui qui leur sert de chambre de repos. Faire son sac (quarante kilos) Prendre ses cliques. Y ajouter ses claques. Arpenter les cinq kilomètres de poudreuse qui le séparent de Soufflo. Y trouver une carrée potable avec beaucoup de copains dedans. Et... commencer la java.

Le sergent de semaine, en le voyant arriver, fronce les sourcils. Ça faisait un mois qu'il était peinarde. Sur que les pépins vont recommencer. Surtout que le trognon l'aborde méchamment :

— Qu'est-ce que je viens foutre ici ?

L'autre va voir dans son burlingue, bouscule des papelards.

— Ah ! Voilà, c'est un ordre. Il paraît que vous savez vous servir d'un central téléphonique ?

Il n'en revient pas, le même. Quel est l'enfoiré qui a répandu cette nouvelle ? Probablement un type auquel il avait parlé de son expérience de jadis quand, parmi ses multiples pégrinations, il avait tenu un standard dans un grand hôtel parisien. Mais c'est loin, il y a belle lurette qu'il a oublié tout ça.

Pourtant, devant les fiches et le tableau, ça lui revient vite.

Son boulot, c'est de prendre les messages destinés à l'officier de service. Manque de boc ! Justement, l'officier de service, c'est son vieil ennemi le lieutenant Zude. Ça promet, ils vont avoir du nanan les gars. Et ça ne loupe pas.

— Allo ! Le central téléphonique ?

— Ouais, papa !

— Blavien ! C'est toi ma vache ? J'en serre cinq !

— Dis, tu la connais l'histoire du mari de ma tante qui est masseur tandis que ma sœur fait des tentes ?

— Des heures ça dure, comme ça, leurs messages saugrenus et plaisanteries de corps de garde. Tous les aminches du coin se passent le tuyau :

— C'est Antoine qu'est au central, on se marre bien.

Evidemment, avec un tel zèbre, ça ne peut pas éviter de tourner en eau de boudin ; surtout quand le responsable d'un ouvrage se met à étaler une liste de noms gutturaux :

— Eschbach... Laubach... Durrenbach... Dieffenbach...

— Crotte de protozoaire ! Il ne les a tout de même pas ensablés par le Sahara, pourtant il y pige quedalle à ce jargon, le sérapihan.

— De quoi ?

— Eschbach... Laubach... Durrenbach... Dieffenbach...

Cela passe décidément mal dans le récepteur.

— Répétez voir.

— Ça y est ! Le mironton, à l'autre bout, il se fout en pétard :

— J'ai dit : Eschbach ! Laubach ! Durrenbach ! Dieffenbach !

Qu'est-ce que c'est que cet empoté ?

— Ce n'est pas un langage à tenir. Antoine débrance flegmatiquement la fiche et sonne le lieutenant Zude qui décroche.

— C'est pour vous, mon lieutenant.

Puis il rebranche en restant sur la ligne pour écouter.

L'autre, là-bas, il est remonté à fond, c'est pourquoi quand le lieutenant demande :

— De quoi s'agit-il ?

Il fonce sur le bigophone comme un chasseur de fauves sur une cage à lapins.

— Non mais ! Vous êtes tous des cons à la caserne ! Vous n'avez rien d'autre à foutre que faire chier le monde ! Bande de plâqués ! Du plus haut gradé au dernier des plantons, je vous emmerde !

Sûr qu'il avait dû forcer sur le piccolo avant d'appeler, d'où son élocution pénible. Mais le Zude, qui prend ça dans les esgourdes, il aime pas. Déjà que par tempérament ce n'est pas un facile.

— Taisez-vous ! Hurle-t-il. De quel droit vous permettez-vous de m'insulter ? Je suis le lieutenant Zude !

Croque-monsieur à la sauce piquante ! L'autre, là-bas, au bout de son fil, il en bafouille. Antoine, avec extase, l'imagine au garde à vous, à trois pas de son appareil :

— Me... Moi... Mon Lieutenant... Je... Euh... !

— Vous aurez de mes nouvelles !

Clac ! Il a raccroché. Vachement, méchamment.

Tout va bien pour notre gavroche. Il a accompli sa B.A. journalière.

— Ça y est, les gars ! Les permissions sont rétablies.

Le bruit court comme un feu follet sur la lande bretonne. Une traînée de poudre sèche vers des cartouches de dynamite.

CHAPITRE XIX

Un dératé sans ratées. Ça se confirme par une visite médicale qu'on leur fait passer. Comme si l'on avait jamais vu un soldat malade à la veille d'une permission. Même un cul-de-jatte serait capable de faire Strasbourg-Paris à la marche.

Revue d'armes, qu'on leur annonce après. Notre trouffion l'a à la caca. Vergnes le rassure :

— C'est pour la perne, mon pote, ils font une revue avant de nous reprendre les mousquetons, le temps de notre absence.

On va arroser ça au foyer de Laracine. Après, douche. Remise des sacs à paquetage aux gardes-magasin. Un mot, fissa, aux parents pour leur annoncer la bonne nouvelle ; car on est dans une époque où la poste n'étant pas modernisée, une lettre mise à la boîte un jour, est remise le lendemain matin à son destinataire : « J'arrive demain, 25 mai ».

Le docteur les réunit dans le réfectoire pour les mettre en garde contre les dangers et les maladies qui les attendent dans les villes perverses : Chancres. Blennorragie. Gonocoques. Urétrite. Syphilis. Périculose. Trichomona. Un tas de trucs à vous dégoûter de l'amour jusqu'à la fin de vos jours. Il leur donne aussi des tuyaux pour s'en prémunir. C'est qu'il tient à les voir revenir en bonne santé ses petits mignons. Ce serait vraiment dommage de s'en passer.

Enfin. C'est le grand départ. D'abord en douceur, le temps de sortir de la caserne. Après, ils foncent en hurlant comme des perdus retrouvés sur le porche de l'église.

— Viva la liberta !

Ça, c'est un vieux reliquat de la guerre d'Espagne.

Après, le teuf ! Teuf ! Les emmène à Hagueneau où d'autres bouffis de leur espèce les rejoignent. A Saverne, où il faut changer de train et attendre plusieurs heures, ils se gavent de charcuteries et de demis de bière en écoutant un piano mécanique qui fait un tintamarre terrible.

Tout cela ne fait pas de la viande fraîche quand le convoi arrive. Imaginez la bouille des voyageurs déjà installés en voyant surgir cette horde hurlante qui prend d'assaut les wagons dans lesquels ils somnolaient si tranquillement. Surtout que ces gaillards ont une force de récupération formidable ; après s'être endormis une heure, complètement requinqués, les voilà qui attaquent leur répertoire de circonstance, en commençant par la complainte du buffin, pour terminer par celle du petit lieutenant.

Qui, nous avons un p'tit lieutenant (bis)

Qui siffle comme un merle blanc (bis)

Tous les matins il siffle

Pas l'merle blanc, mais le p'tit lieutenant

Tous les matins il siffle

Cinq à six litres de blanc.

Panam se rapproche. Les gars vont se passer un coup de picrate de grenouille sur la frime, histoire de se requinquer un peu. Un coup de piège à poux dans les tifs et c'est aux pommes, y'a pas une bergère qui ne se laisse pas quimper.

Les gares qui défilent leur deviennent de plus en plus familières. Pour certains, elles évoquent déjà des souvenirs : Meaux, Lagny, Pomponne, Bondy, Pantin. Là-bas, ils aperçoivent le Sacré-Cœur illuminé par le soleil levant. Penchés aux portières, les permissionnaires rient. Chantent. S'exclament. Une fille matinale leur apparaît sur un quai de gare de banlieue.

— Eh ! Une parisienne ! Hip ! Hip ! Hip ! Hurrah ! pour la parisienne.

Un vent de folie s'empare du convoi qui arrive en gare de l'Est. Des grappes de griffons déboulent des wagons. Gesticulent. Se bousculent. Ils sont énérvés. Brailards.

En sortant de la cohue, Antoine s'éloigne en compagnie de Vergnes et de Rousset par le Boulevard Magenta. Ils s'arrêtent devant un tailleur pour voir comment a évolué la mode masculine, depuis leur départ, il y a neuf mois. Les pantalons ont élargi, ils ne trouvent pas cela lobé, lobé.

Ils repartent par les Boulevards de Rochechouart et de Clichy. S'arrêtent à toutes les affiches de cinémas. De théâtres et même du cirque Médrano qui leur rappelle leur enfance. Rousset habite rue Lepic, et le père de Vergnes tient le café « Le Régent » place Clichy.

Soudain, une camionnette s'arrête à leur hauteur, ils entendent crier : « Antoine ! »

Il y en a qui vous disent que Paris est une grande ville. Une métropole immense où nul ne se connaît. Ce n'est pas tout à fait exact pour les autochtones. En tout cas, c'est toujours trop petit pour éviter les casse-pattes. Notre champion, sans se retourner, a reconnu la voix de son paternel qu'accompagne le fragin de celui-ci. Qu'est-ce qu'ils foutent là ? Sans doute qu'on les a rencardés. Ils sont allés à la gare de l'Est, et ne les trouvant pas, sont revenus modérato pour les dégauchir.

Après un bisou sans passion, Cécel, son daron, interroge :

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Tu vois, j'arrive.

— Tu es en bleu ? (Toujours cette foutue chanson du p'tit kaki).

— On met ce qu'on peut.

— Ou allez-vous ?

— Eh bien ! Avec les copains, nous allons faire signer notre perne aux Invalides.

Le dur de dur pige que son rejeton n'est plus exactement le même que celui qui l'a quitté en septembre treize-huit. Il n'insiste pas trop se contentant de prendre sa valdingue qui part en voltige dans la bousine.

Dudule, son oncle, c'te p'lure, c'est plus fort que lui, faut qu'il déconne :

— Alors ! Ça y est, ils t'ont viré ?

— Ouais, quand ils ont appris que t'étais mon tonton, ils ont craint l'atavisme.

— J'te r'vois ?

— Bien sûr, si ton porte claque n'est pas constipé !

C'est qu'on est des tendres dans cette famille-là.

Au Régent, on leur sert un petit déjeuner sensass. Avec café au lait et croissants. Et puis voilà les potes qui arrivent les uns après les autres : Duval, Rousset, Janssin qui s'est déjà mis en civil et, de ce fait, écope de l'amende d'une tournée générale. Nanco qui regrette de n'avoir pas trouvé sa mère à la maison. Antoine songe à la sienne, il se dit qu'il est un peu vachard de n'être pas allé la voir. Mais tout le monde n'a pas Cécel comme dabe. Qu'est-ce qu'il ne ferait pas pour le contrarier celui-là.

Tout le monde s'engouffre dans le métro. En route pour le grand dôme en passant par la Concorde. Ils font des blagues. Ouvrent les portières. Un peu de gringue aux filles. Jouent au tennis barbe. Comment atrocement les réclames.

Au bureau des permissionnaires des Invalides, en voyant arriver ce troupeau, le serre-pattes de service les prend pour des blouzeux des casernements périphériques. Ça les fait marronner :

Si tu veux, papa, on t'invite là où on est ! Tu verras, c'est du gâteau, détronche nos paluches !

L'autre n'insiste pas. Etre à moitié bourrés, si tôt, le matin ; faut le faire. Ces mec's des avant-postes, c'est vraiment pas du beau monde.

(à suivre)

LES « GLANDES » A LAFARI (suite)

Naturellement, il fallait s'en douter : Lafari revenant du Congo, il avait son propre bien et nous ne pouvions que restituer cette précieuse relique à son propriétaire.

Lafari était tellement satisfait de rentrer en possession de sa peau qu'il nous fit cadeau de deux paquets de cigarettes.

Qu'en fit-il ? Je vous le donne en mille... une blague à tabac... Ça n'était pas une mauvaise idée et il s'avéra par la suite que le tabac s'y conservait merveilleusement bien.

Alors, à tous ceux qui ne connaissent pas la provenance de sa blague fermant à l'aide d'un élastique, il offrait du tabac... du bon tabac... disait-il...

Finalement après avoir tiré quelques bouffées, le fumeur assurait que le tabac était parfait, qu'il avait même un goût particulier...

Alors, Lafari était tout heureux de placer sa réponse :

— Bien sûr qu'il est bon mon tabac, puisqu'il est conservé dans la peau de mes couilles...

Cher Lafari, puisses-tu lire mes mémoires, je suis sûr que tu ne t'es jamais dessaisi de ce bien si précieux, si original, et si rare.

L'hiver se passa, il fut long, rigoureux, mais l'était au chaud.

Ma blessure se cicatrisait, ça s'arrangeait au mieux, disait le docteur, et il n'était pas question de me présenter au « conseil de réforme » car inévitablement les conclusions auraient été celles-ci : « blessure entraînant une incapacité de l'individu de moins de dix pour cent », ce qui voulait dire que l'homme pouvait être encore utile au Grand Reich.

A la morgue, on déposait de temps en temps des corps de soldats allemands et de prisonniers en vue de les autopsier.

Je fis là mon apprentissage de scieur de crânes, en vue d'examiner la cervelle. C'était à la fois un travail laborieux, délicat et long.

Pendant ce temps, le médecin légiste s'occupait d'extraire du corps les principaux organes aux fins d'analyse.

L'air était difficilement respirable et on nous donnait des cigarettes d'eucalyptus à seule fin de tenir jusqu'au bout.

Dans notre bâtiment, une pièce avait été aménagée en cabinet dentaire et le praticien avait énormément de travail, car nombreux étaient ceux qui avaient besoin de soins.

Je me souviens qu'un infirmier dont j'ai perdu le nom, un Parisien, qui, dans le civil, vendait des lames de rasoir à la sauvette dans les couloirs du métro, fit son apprentissage dans le maniement de la pince à extraire. Il prit tellement son travail au sérieux qu'au bout de quelques jours, il était en mesure de procéder seul à l'extraction d'une dent, sans trop de douleurs pour le patient.

P.S. En vente chez l'auteur : 21, rue Vautier, Lérrouville 55200 Commercy. (Prix net : F 60,00). Quelques exemplaires sont encore disponibles. Hâtez vous !

CAPTIVITÉ

Le texte ci-dessous est extrait de « Dans la prison », publié par les Editions de Minuit clandestines sous le pseudonyme « Cévennes », qui cachait alors l'écrivain Jean GUEHENNO.

Cette opinion, rapportée à la France au travail « pour le compte de l'économie allemande », s'applique « a fortiori » et plus justement à cette autre France qui était prisonnière ou déportée en Allemagne :

« ...Je pense à ces millions de Français qui, actuellement, pour gagner le pain de la maison, travaillent sous la surveillance de l'autorité étrangère. Ils servent, mais ils savent qu'ils servent. Ils servent provisoirement, et avec un tel dégoût que pour un peu ils y perdraient le goût du pain. Mais une chose les sauve : c'est qu'ils n'ont pas perdu le goût de la liberté. Si vous leur dites qu'ils « collaborent », ils rigolent ; ils savent bien au fond d'eux-mêmes ce qu'il en est. Leur âme n'est pas dans leur besogne. Ils sont aux travaux forcés : c'est la part du pain qui est quelquefois dur à gagner. Mais ils sont pleins de mépris ; c'est la part de la liberté. Et ils grondent à leur ouvrage, ils attendent, ils espèrent.

Qu'on nous laisse à notre souffrance. La conscience de notre servitude est tout ce qui nous reste de l'honneur ».

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 471

HORIZONTALEMENT :

I. - Calomnies. — II. - Orateurs. — III. - Mir. - Uerso. — IV. - Bagarreur. — V. - Inuit. - Sya. — VI. - Nie. - Rupel. — VII. - Essai. - Erl. — VIII. - Em. - Encas. — IX. - Ses. - Rôtie.

VERTICALEMENT :

1. - Combinées. — 2. - Arianisme. — 3. - Largués. — 4. - O.T. - Ai. — 5. - Meurtrier. — 6. - Nuer. - No. — 7. - Irrespect. — 8. - Essuyérai. — 9. - Oralisé.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1991

Cotisation annuelle : 75 F donnant droit

à l'abonnement annuel au journal.

Le Gérant : J. LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN 79110 CHEF-BOUTONNE